

## **Le Figaro – 2 janvier 2003**

RENCONTRE De passage à Paris il y a quelques jours, le chef kayapo continue de lutter pour sauver la forêt amazonienne, ses peuples, leurs cultures

L'offensive médiatique du «chef» Raoni, durant les années 90, a permis la création de plusieurs réserves au sud de l'Amazonie, sur une superficie comparable à celle de la Hongrie. (DR.)

## **Le dernier combat du cacique Raoni**

Marie-Anne Lapie

Dans les années 90, ses coiffes en plumes multicolores ont fait des apparitions remarquées sur les écrans du monde entier. En France, Raoni s'invitait sur les plateaux de télévision de Patrick Poivre d'Arvor ou de Jean-Pierre Foucault. Le chef kayapo faisait le tour du monde au côté de Sting, chantant contre la dévastation de la forêt amazonienne et de ses peuples. Les plaintes ont été écoutées. L'offensive médiatique a permis la création de plusieurs réserves sur plus de 138 000 km<sup>2</sup> au sud de l'Amazonie, s'étendant du sud-est de l'État brésilien du Para jusqu'à l'extrémité nord de celui du Mato Grosso.

Aujourd'hui, le cacique, accompagné de son «oncle», Ytumti, chef du village Mekranoti, et de son neveu, Nory, revient en Europe à la recherche de financements pour construire l'Institut Raoni. C'est un nouveau combat pour les Kayapos, qui ont dû récupérer leurs terres ancestrales à coups de massue ou de Winchester. Un dernier combat à base de mots, cette fois, chargés d'espoir et de rage, pour préserver leurs terres, leurs cultures et leur identité. Retour sur plus de cinquante ans de luttes contre la destruction d'une civilisation et de la forêt amazonienne.

Tout juste débarquée du Thalys Bruxelles-Paris, la délégation d'Indiens Kayapos s'est installée sur un sofa des bureaux de l'organisation non gouvernementale Survival. Raoni, Ytumti et Nory feuilletent silencieusement un livre de photos consacré à la culture amazonienne. L'assemblée s'agite. Scène de palabres en kayapo, un dialecte appartenant au groupe de langues gê. Celles des tribus étudiées dans les années 30 par Claude Lévi-Strauss. Celles de Tristes tropiques. De longues diatribes saccadées où se glissent de temps en temps quelques mots en brésilien. Ils interrogent frénétiquement l'anthropologue Gustaaf Verswijver et ses confrères Patrick Menget et Jean-Patrick Razon, respectivement président et vice-président de Survival France : avant de rentrer en Amazonie, auront-ils le temps de faire des courses ? Un des membres de la délégation sera chargé de faire les emplettes : faire le plein de perles en verre multicolores destinées, avec les os, les coquilles, les dents d'animaux ou les plumes d'ara, aux parures kayapos.

Pour affronter l'hiver parisien, Raoni, «chef» kayapo, porte une veste polaire et de bonnes chaussures de marche. Seuls insignes arborés, un ôkregjê, littéralement «ceinture de gorge», décoré de nacre, et le fameux disque labial en bois, large de près de 10 cm. Peu de Kayapos le portent encore. Pour Raoni, il symbolise son attachement acharné à l'art oratoire, à la force de la parole. Les premiers mots seront violents.

L'été dernier, le cacique a fait sa réapparition dans les colonnes des magazines brésiliens pour avoir séquestré un groupe de pêcheurs venus lancer leurs cannes dans le fleuve Xingu, à la limite la réserve des Kayapos. «Ce n'étaient pas des touristes, s'insurge Raoni. Sauf si les touristes embarquent dans des camions frigorifiques et pêchent à la dynamite.» Et d'ajouter ra geu sement : «Il n'est plus question qu'un Blanc pénètre sur nos terres pour couper un morceau de bois, pêcher un poisson ou faire de la prospection. Nous avons lutté pour garder nos terres, elles sont maintenant à nous.»

L'Indien Kayapo n'a plus le temps de céder à la nostalgie douce-amère d'une époque révolue. Le temps est désormais plus que jamais à la lutte et à la concision dans le verbe. Un verbe plutôt amer. Raoni appartient aux «anciens» de la communauté. Les Kayapos ne comptent pas les années qui passent, mais les anthropologues s'en chargent pour eux. Le «chef» aurait entre 68 et 70 ans. Il a été de la plupart des combats livrés par les Indiens au XXe siècle.

Avant, les tribus kayapos habitaient une région pleine d'eau, le long des rives du fleuve Tocantins. «Quand j'étais enfant, mon grand-père me racontait la vie qu'il menait alors, raconte Raoni. Il nous disait aussi que des choses mauvaises allaient arriver. Que des voleurs, des menteurs saccageraient nos terres. Et les Blancs sont venus. On a dû reculer et reculer. S'installer au cœur de la forêt amazonienne. «On ne bougera plus, on restera là», a alors lancé mon père», confie-t-il, lui qui tente, au fil des ans, de tenir cette promesse.

Pour pouvoir rester, la communauté a dû se battre. Les massues, armes traditionnelles et rituelles des Kayapos, se sont alors retournées contre les Blancs. Un combat déséquilibré. Dès les années 50, les Indiens empruntent les armes de leurs ennemis, des carabines. La légende du peuple guerrier se perpétue avec plusieurs incidents. Et notamment, au début des années 80, la mort d'une dizaine de «Blancs» tués par des Kayapos marque les esprits des Brésiliens. Les victimes travaillaient à la construction de la fameuse BR 80, une route traversant les terres indiennes. La contrée amazonienne, qui brasse des milliards de litres d'eau, de légendes et d'histoires, allait être peu à peu dévorée par le déboisement et des règlements de comptes entre chercheurs d'or, négociants de peaux de jaguar et de bois précieux. Un nouveau Far West.

Plusieurs chefs indiens se lancent alors dans une grande campagne de mobilisation de l'opinion publique. Une opération qui devient médiatique lorsque le chanteur Sting et sa femme, Trudie Styler, s'associent à la cause kayapo.

A l'époque, Raoni s'appelle encore «Ropni» (femelle jaguar). Il parle quelques mots de brésilien, il est respecté par ses pairs, et devient le porte-parole de la cause. Sur un malentendu, les médias internationaux le baptisent «Raoni» ; ce sera son nom de guerre. «Je ne sais pas si les Blancs savent vraiment écouter», note tout de même le chef kayapo. Il traverse le Brésil, parcourt le monde, du Japon aux Etats-Unis, exposant plumasseries et ornements pour sensibiliser à la cause des peuples en voie de disparition, jouant le jeu des médias, répondant à beaucoup de «questions idiotes». Grâce à la Rainforest Foundation, l'association fondée par le couple Sting, les Kayapos obtiennent gain de cause. Une réserve à eux.

Le territoire fait aujourd'hui plus de 132 000 km<sup>2</sup> au total, abritant 5 000 Indiens. Soit une superficie légèrement inférieure à celle de la Hongrie. Un vrai pays à administrer.

«Je suis encore fort, encore capable de livrer des combats avant de mourir.» Un dernier combat pour réaliser le plus difficile : préserver la culture kayapo. «Dans les huit villages, nous avons gardé toutes nos traditions, mais les jeunes commencent à oublier.» Et c'est pour lutter contre cet oubli qu'il veut créer l'Institut Raoni. Lancé en 2000, le projet a été retardé (lire encadré), mais aujourd'hui, grâce à l'aide de l'ethnologue Gustaaf Verswijver et de Survival, il a été remis sur pied. En 1974, l'anthropologue flamand réalisait sa première étude de terrain dans le village de Raoni (1).

«Les Kayapos m'ont tant donné pendant ces années. Tant d'amitié, de vie, de tout, que j'avais envie de leur rendre», explique Gustaaf Verswijver. «J'ai toujours gardé le contact avec les Kayapos. Je veux être à leurs côtés pour cette étape cruciale de leur survie. Le choc culturel, qui est inévitable, n'a jamais été aussi violent. Ce serait tout un pan de patrimoine qui disparaîtrait», note l'anthropologue.

Ensemble, Indiens et anthropologues ont donc reprecisé les contours du projet. «Gustaaf a su nous écouter», approuve Raoni, avant d'énumérer les cinq principaux rôles de l'Institut qui portera son nom.

Premièrement, il faut interdire les invasions. «Nous avons besoin de postes de contrôles pour surveiller les frontières», explique le vieux chef toujours vaillant. Des infrastructures permettraient de mieux circuler dans la réserve : routes, voitures, hors-bord, et même une piste d'atterrissage.

Deuxième volet du projet : l'éducation. Pour que les enfants et adolescents ne soient pas obligés de partir étudier en ville, une école bilingue doit ouvrir ses portes à l'intérieur de la réserve. Une étape essentielle aux yeux de Raoni, pour que «les jeunes ne perdent pas le contact avec la forêt, avec la nature».

Les soins médicaux constituent le troisième pôle de développement, avec un accent mis sur la protection de la pharmacopée kayapo, particulièrement riche et précieuse. Des siècles de connaissance de milliers de plantes médicinales qui reposent dans les cerveaux des «anciens» kayapos. Plusieurs mois d'enseignement sont nécessaires pour maîtriser les secrets de la culture et des vertus de chaque plante.

De manière générale, les Kayapos comptent perpétuer leur patrimoine culturel. Le dernier axe de l'Institut vise à favoriser un développement économique, «en accord avec la nature», insiste Raoni. Des solutions d'exploitation des richesses de la forêt, du bois aux noix du Brésil – les fa meuses châtaignes du Parà en cosse –, peuvent être mises en place intelligemment.

«Dans le temps, la transmission des savoirs était automatique», explique Raoni. A l'adolescence, les garçons quittaient le foyer familial pour rejoindre la maison des hommes et s'initier à tous les secrets de la culture kayapo. Aujourd'hui, ils doivent partir en ville pour étudier, où ils vivent des rites de passage bien éloignés de ceux de leurs parents. «Pourtant, l'intérêt des jeunes pour notre culture est réel», raconte Raoni, donnant en exemple les films réa lisés par les «cinéastes du village».

A chaque génération, les jeunes utilisent des caméras laissées en cadeau par des anthropologues américains. Ils immortalisent cérémonies et rituels. «C'est tout ce qu'ils filment», rigole Raoni.

Le chef compte sur le soutien du gouvernement brésilien, qui a assuré la protection des Indiens à travers la Funai (Fundacao national do Indio, Fondation nationale de l'Indien). Le nouveau président du Brésil, Luiz Inacio da Silva, dit Lula, a multiplié les promesses pendant sa campagne. Raoni attend à présent des actes. «Je veux le voir et lui parler. Rendez-vous le 15 janvier, à Brasilia.»

Reste que Raoni ne porte pas un regard tendre sur l'Occident déboussolé. Le ton se charge d'amertume quand il évoque les «Blancs». «Je ne veux plus rien savoir des Blancs, des Blancs qui boivent et qui détruisent. J'ai vu les ravages provoqués dans le monde et dans des villages indiens. Je veux qu'on échappe à ça. Grâce à l'Institut, nous resterons un bon exemple.»

Déterminé à garder le contrôle sur leur destin, sur leur univers sensible, où l'on cultive l'esprit, l'extase et la nature, Raoni sait pourtant que certaines forces le dépassent. La mythologie kayapo avait prévu l'arrivée des Blancs ; elle prévoit aussi de nouvelles catastrophes.

Les histoires disent qu'un jour une inondation emportera tout sur son passage, ou qu'un feu en finira avec la forêt, ou encore qu'un vent très fort détruira tous les villages. «Je ne crois plus aux deux premières propositions. Mais je commence à craindre la troisième. L'exploitation de la forêt amazonienne crée des couloirs dans lesquels le vent peut s'engouffrer, détruisant tout sur son passage, nos villages, nos ressources et notre culture.»

(1) Kaiapo, TheArt of Body Decoration et Living among the Painted People of The Amazon, par Gustaaf Verswijver.

## L'horizon des Kayapos

Dès les premiers contacts avec les hommes blancs et des associations plus ou moins sérieuses ont participé au combat des Indiens pour survivre. Dans les années 70, le cacique Raoni rencontre le réalisateur Jean-Pierre Dutilleux qui réalise deux films sur la culture kayapo. Dans les années 90, la lutte de Raoni est médiatisée grâce au soutien du chanteur Sting et son association Rainforest Foundation. Mais c'est avec Jean-Pierre Dutilleux, et son association Forêt Vierge, qu'il revient en Europe en 2000. Des fonds sont levés en France et en Europe destinés à la création d'un ambitieux Institut Raoni. *«Un projet pharaonique, des cathédrales au milieu de la jungle»*, résume un anthropologue. *«Nous n'avons jamais vu la couleur d'un euro, explique Raoni qui s'est fâché depuis avec Jean-Pierre Dutilleux. Nous étions amis depuis 1974. Maintenant il a une autre «tête». Je voulais le frapper. Je ne l'ai pas fait, mais je l'ai renvoyé pour toujours.»* Le cacique Raoni reconnaît que sa communauté n'est encore pas en mesure de s'autogérer. Il accepte volontiers l'aide de l'anthropologue Gustaaf Verswijver et de Survival International, une organisation non gouvernementale, créée en 1969 en Angleterre qui a aujourd'hui plus de 80 antennes dans le monde. Survival International France, présidée par Patrick Menget, multiplie les actions en Amérique du Sud. *«Mais notre objectif est de pouvoir, un jour, tout contrôler nous-mêmes. Que l'institut devienne une chose qui appartient aux Kayapos»*, note Raoni. Grâce à cette première tournée en Europe, l'Institut Raoni a déjà trouvé une partie de son financement. Le ministère flamand de l'Environnement et de l'Agriculture s'est engagé à verser 50 000 euros par an sur cinq ans. Et le gouvernement français a promis d'étudier le dossier.

Survival International (France), 45, rue du Faubourg-du-Temple, 75010 Paris. Tél. : 01.42.41.47.62. E-mail : [info@survivalfrance.org](mailto:info@survivalfrance.org)